

# Un rien du Tout

Rémy Segretain

[remysegretrain@hotmail.com](mailto:remysegretrain@hotmail.com)

+36 70 411 4109

Il était une fois. Non ça ne va pas comme commencement. C'est ancré dans le temps, et puis c'est du passé. Ce que j'ai à dire est hors du temps, encore plus hors du temps que les contes de fées. Si cela est possible.

Il était, il est et il sera. Passé, présent, futur. C'est mieux. Il est mon histoire que je vais vous raconter et qu'il est bien difficile de faire démarrer. Imaginez un magma sans forme qui serait tout et rien. Des champs d'énergie qui se répètent à l'infini. Un monde sans limites, sans règles, sans lois, où règne un doux climat de bienfaisance éthéré, où l'horizon se mêle à l'ici, le futur au passé, le haut au bas. Un monde sans dessus ni dessous, sans temps, sans mots, sans rien. Le meilleur moyen de le décrire serait plutôt de me taire, le silence infini, le repos éternel. C'est de là que je viens.

Mais je suis un bavard.

Le grand rien. Le grand tout. Oui, c'est ça.

Et pop. D'un coup d'un seul, je suis devenu matière. Le verbe qui se fait chair en quelque sorte. On m'appelle

Électron. C'est plutôt rigolo comme nom, ça rime avec Zébulon ou encore Caméléon. Mais ce n'est qu'un nom qui, comme tous les autres, ne dit pas vraiment ce que je suis.

Mon espérance de vie va vous faire sourire, elle est de plusieurs milliards d'années. Autant vous dire que j'en ai vu. J'aime me balader, tourner, m'acoquiner avec d'autres, des protons, des neutrons, puis me séparer, aller voir ailleurs. J'ai ma liberté, moi. Vous allez me dire tu es bien gentil, mais il y en a des quantités comme toi, ne vient pas nous embêter avec tes sornettes. Ha mais c'est que je suis spécial, moi, unique ! J'ai mon histoire à raconter. Écoute-la plutôt et tu jugeras si cela en valait la peine.

Tous les ans, Olive est surprise. C'est un peu comme si son corps redécouvrait à chaque fois l'essentiel. Comme si sa petite horloge interne s'émerveillait de la grande horloge du Temps.

C'est la fin de l'hiver et déjà poussent les premiers perce-neiges. Tout paraît mort, endormi, nu, et voilà qu'au milieu du froid, de la neige, des petites fleurs montrent le bout de leur tête, toutes guillerettes, annonçant le retour de la vie. Les jours se rallongent, les rayons se font plus intenses.

Renaissance.

Des verts purs, pleins de vitalité, de chlorophylle, de vie bourgeonnent de partout. La terre expulse sa sève, des fleurs émergent tels les instruments d'une symphonie fantastique. Narcisses, iris, tulipes, renoncules, elle avait oublié qu'il existe des jaunes si éclatants. La terre devient luxuriante, les rayons de soleil pénètrent son âme. Puis les fleurs de cerisier, de magnolia. Ah les magnolias ! Elle pourrait passer sa journée à regarder leurs fleurs, le temps d'une vie. L'arbre est en flamme, son cœur chavire. Les journées s'allongent, elle se

réveille aux premières lueurs, en phase avec les éléments. Comme une fleur captant les rayons solaires, elle s'abandonne sur les terrasses, dans les parcs. La chaleur encore timide lui pénètre le corps. Et puis les premières chaleurs franches arrivent.

Jouissance.

Déjà il fait presque trop chaud, elle cherche l'ombre et la fraîcheur des arbres parés de tous leurs atours. Elle aime se baigner, dans les lacs, les mers, les rivières, sentir le contact frais de l'eau sur sa peau, le contraste avec l'air. Elle aime jouer avec le courant des rivières, contempler la flore, saluant le héron hagard et l'hirondelle guillierette. Le soir, elle contemple les derniers rayons balayant la plaine incandescente. Rosacés, ils inondent les blés, des constellations d'insectes volent à tout-va, l'ombre des arbres gagne le crépuscule. La nuit s'assoit, un peu de fraîcheur, et les étoiles qui s'allument. Elle plonge sa tête, interroge les astres, s'émerveille de sa petitesse. Mais déjà les journées raccourcissent.

Plénitude.

La nuit reprend un peu de terrain, les arbres changent leurs tenues. Regarde-moi, lui dit le châtaignier qui se pavane, habillé de vert, d'or et de roux. Ça y est, elle doit remettre son pullover, son paletot. La forêt devient carmin. Ces myriades de rouges, elle les avait oubliées.

L'automne serait-il la plus belle saison ? Des balades dans la forêt, l'été indien, les rayons que l'on voit comme de l'eau cristalline, les pluies qui laissent la place à des camaïeux de mousses et de lichens. Et le froid qui arrive.

Repos.

Le soir elle se blottit sous son gros édredon dans la chaleur de son lit douillet pour de longues nuits de sommeil. Le matin, elle marche sur un manteau de givre, ça craque. Puis les premiers flocons, le sol saupoudré d'une blancheur éthérée. Le silence de l'hiver, les arbres nus et pourtant plus vivants que jamais, les nuages gris aux mille nuances, le froid qui pique les joues, les thés fumant pour se réchauffer. Elle le sait, elle vit un moment de grâce, suspendu, hors du temps, de la vie, elle aimerait faire durer. Mais déjà voilà les perce-neiges.

Éternel recommencement.

Impermanence du temps qui passe.

Elle repart pour un cycle, le même que l'année dernière et pourtant si différent, parfumé de frais.

Liste de courses en main il va au marché. Il a son petit parcours, ses habitudes, ses commerçants préférés. Il passe devant cette crèmerie qui vante quelques bonnes offres du moment. Il n'aime pas trop la vendeuse. Un je-ne-sais-quoi d'hostile émane d'elle. Il scrute le rayon des fromages, tout à son affaire pour en trouver un qui semble bien fait. Il soupèse du regard. Inconsciemment il n'a pas encore regardé la vendeuse, son visage est fermé, un brin hostile. Celui-ci fera l'affaire. Alors il lève la tête et avant même qu'il croise le regard de la vendeuse, tout craque. Son hostilité, sa fermeture, ses tensions. Il ne reste plus rien. Devant lui ce n'est pas la vendeuse habituelle mais une autre, irradiant par son large sourire. Elle le regarde patiemment, attendant la commande. Il sourit à son tour. Il se sent un peu bête d'être arrivé là avec tant de préjugés. Il passe commande, la gentille vendeuse enveloppe le fromage. Ils échangent leurs sourires et quelques amabilités. Tous deux rayonnent maintenant. Il repart, heureux. Il ignorait qu'un simple sourire puisse le changer si radicalement. Il repart heureux et il sourit. Pour lui, pour les autres qui l'entourent, pour ceux qui ne sourient pas.

Si être un ange c'est embellir la vie des désenchantés, il vient d'avoir un face à face avec l'un d'entre eux. Et peut-être, par effet ricoché, en devient-il un, l'espace d'un instant.

Alors que je m'adonnais aux frivolités de la vie d'électron, il se produit quelque chose d'un peu singulier. D'un coup d'un seul, j'entends comme un GROS BANG. Une chaleur gigantesque. Ça pétarade de partout.

Je me lie à un autre groupement, nous sommes plusieurs. C'est bon de se sentir être en groupe. Nous nous agglutinons.

Nous devenons étoile.

Autour de nous tout se dilate, s'éloigne et nous, nous fusionnons. Je suis resté comme cela un bon bout de temps, étoile rayonnante, tournoyant autour de mon ami proton et fusionnant avec les copains.

Elle aime jouer avec les enfants. Jouer avec les adultes, cela la barbe un peu. Peut-être car c'est trop sérieux ou trop intellectuel. Avec les enfants c'est autre chose. C'est une seconde nature. Et puis c'est une belle école de vie, une manière d'apprendre qu'il y a des règles, que l'on doit composer avec, même si s'amuser reste le fin mot de l'histoire.

Ce jour-là, dans le crépuscule de l'été, c'est une chasse à l'homme qui s'organise. La règle est simple, un chasseur compte jusqu'à vingt les yeux fermés, les chassés se cachent et attendent. Un chassé de trouvé et il devient à son tour un autre chasseur.

Elle fait partie des chassés, ils sont une petite dizaine. Le chasseur est un ado. On ne la lui fait pas à l'ado, il connaît le jeu sur le bout des doigts. Le décompte commence, elle décide de grimper dans un arbre. Elle se dépêche, dix, onze, douze... monte le plus haut possible, quinze, seize... sur la plus haute branche... dix-neuf, vingt. De là, à trois mètres du sol, elle aperçoit vaguement l'ensemble du terrain de jeu. Elle se place derrière un branchage, prend une position confortable,

puis elle attend. Elle entend les premiers chassés, les rires, les déceptions. Elle attend. La nuit s'avance, les formes deviennent moins nettes. Elle aperçoit deux chasseurs qui passent à quelques mètres de l'arbre. Elle retient son souffle. Elle entend son cœur battre. Boum...Boum... Ses sens sont tendus, en vigilance maximale. Puis les chasseurs s'éloignent. La tension reste palpable. Elle rigole, savoure cet instant, perché là-haut. Ils ne sont plus que deux à être encore cachés. Cette fois-ci c'est l'ado qui s'approche, celui à qui on ne la fait pas. Il est maintenant proche de l'arbre, juste en dessous. De nouveau elle arrête de respirer, ou de manière à peine perceptible. La nuit est maintenant bien installée. De là où elle est, elle est sûre que l'ado ne peut pas la louper. Mais l'ado regarde, scrute, et ne dit rien. Que fait-il ? Boum...Boum... Secondes suspendues. Elle ne respire plus. Boum...Boum... Elle n'existe plus. Boum...Boum... L'ado est posté en bas, le visage vers elle. Elle est là-haut, immobile et aux aguets, invisible et pourtant plus vivante que jamais. Boum...Boum... La nuit s'est maintenant installée. Boum... D'un geste imperceptible elle tente de cacher la moindre trace de son t-shirt qui dépasse. Boum... Quelques moustiques viennent la piquer. Boum... Elle est une statue de marbre goûtant l'éternité. Boum... L'ado s'éloigne, doucement. Elle se remet à respirer. Boum...Boum... Puis elle entend l'ado crier « vous l'avez trouvé ? Rien de mon côté. »

Alors elle attend quelques secondes encore, perché au-dessus du temps, puis, presque à regret, crie « je suis là ! »

Amours.

Tu flottes.

Tu baignes dans un océan de béatitude.

Des bruits sourds t'apparaissent, prémices d'un monde à venir.

Bercé par la masse liquide, tu nages dans la félicité.

D'un coup, sans préambule, tu es projeté ailleurs, dans une réalité crue. Tes petits poumons se gonflent pour la première fois. Tu gueules tellement cela te paraît insupportable, traumatique.

On te colle sur un sein. Tu sens cette odeur familière qui t'a bercée, tu sens cette douce félicité. Alors tu t'apaises, tu têtes le doux lait de ta maman. Toute ta vie tu garderas cette nostalgie, le sein de ta mère, la douceur, la félicité.

Et puis tu grandis, tu apprends à marcher. Tu commences à parler. Ton premier mot est maman.

Tes parents te nourrissent, t'habillent. Tu as aussi besoin d'amour, de beaucoup d'amour. Grâce à lui, tu te rapproches de la félicité. Tu cherches l'amour, tu attends l'amour. Ta mère t'en donne. Un peu. Elle est préoccupée, anxieuse. Cela lui est difficile de donner pleinement, rongée par les soucis, par la peur, par le manque d'amour qu'elle n'a que peu reçu. Elle fait ce qu'elle peut. Ton père lui est là. Mais il est ailleurs. Occupé par des choses sérieuses, la tête dans les affaires, dans la politique, dans les nouvelles, dans ses certitudes. Il s'occupe pour masquer un vide intérieur, un amour qu'il n'a pas reçu.

Tu grandis. Tu perds tout contact avec cette félicité originelle. Tu tenteras de la retrouver, dans l'alcool, dans la nourriture, dans le sexe, dans la consommation. Cela t'apporte de petits plaisirs momentanés, vite disparus. Tu cours après la félicité perdue. Et tu souffres de ne pas la trouver.

On te persuade qu'il faut devenir quelqu'un, qu'il faut se bouger le cul pour mieux paraître, pour avoir plus, pour gagner une image sociale. On te dit que d'être toi-même ne suffit pas. Alors tu joues le jeu. Tu essayes de devenir quelqu'un d'autre, de te faire remarquer, de faire rire, d'avoir des objets brillants, de la répartie, des diplômes, une situation. Mais cela ne fait pas réapparaître la félicité. Tu souffres de ce manque.

Ton corps lui s'épuise. Ton corps sait. Chaque cellule de ton corps accumule cette souffrance. Depuis le premier jour. Et à chaque fois, à chaque pas, cela t'essouffle un peu plus. Tes cellules ne respirent plus, ou mal.

Un jour, le corps craque. Il dit non. En grève. Allongé, tu ne sais plus quoi faire, tu ne peux plus rien faire. Tu es assailli de questions. Pourquoi j'existe ? Ou vais-je ? Qui suis-je ?

Et là,

La grâce.

Tout lâche.

Toutes ces barrières que tu avais construites, ces protections que tu avais édifiées enfant, les conditionnements de la société. Tout cela explose, englouti par un raz-de-marée.

Tu retrouves la félicité originelle, elle est là et toi tu la cherchais ailleurs. Cet amour qui te manque, il est là, en toi. Il te suffisait de t'aimer toi.

Depuis tu sais que la principale occupation de cette vie, c'est de déconstruire les restes de murailles, ceux que le raz-de-marée n'a pu engloutir. Tu sais que tout le reste, le paraître, le pouvoir, le vouloir, l'avoir, les plaisirs, les confort ne sont que des distractions.

Comblé par ton propre amour, sur tes blessures  
cicatrisées,

Tu es bercé par la félicité,

Malgré les bruits sourds d'un monde qui souffre,

Tu flottes, tu baignes

Dans un océan de béatitude,

Enfin prêt

A aimer.

Un jour mon étoile percute cette grande boule bleue, la Terre. Et là je dois dire que j'en ai eu pour mon compte.

D'abord plutôt tranquille, je me prélasse, pépère, avec mes amis. Notre travail est simple, virevolter autour de proton, avec toujours plus de monde, toujours plus gros. Cela dure un temps. Mais il nous en faut plus. Avec les copains nous allons plus loin : nous voulons vivre ! Oui, nous décidons de nous nourrir, de déféquer, de grandir. Nous ne savons pas vraiment dans quoi nous nous embarquons, mais l'aventure c'est l'aventure. Niveau reproduction nous sommes plutôt actifs. De-ci de-là, en veux-tu en voilà, nous nous démultiplions, nous inventons de nouvelles manières d'être. On a même mis au point un système assez perfectionné : nous captions l'énergie qu'envoie cette boule de feu là-bas. Mon boulot reste le même, je tournoie. Mais en tournoyant, nous transformons la lumière en matière. Je suis devenue vert : de la chlorophylle.

C'est un week-end printanier, Plume part courir dans la forêt. Il sort de la ville, s'enfonce dans la nature. Les arbres sont encore nus, les fleurs poussent en symphonie. Il observe ces vieux arbres longer le ruisseau. Leurs troncs sont massifs, teintés de mousses vertes. Puis il est repris par ses pensées qui l'emmènent ailleurs. C'est toujours comme cela lorsqu'il court, il ne parvient pas à enrayer le cinéma intérieur de ses pensées qui semble prendre un malin plaisir à divaguer sur des contrées lointaines, pas désagréables, mais ailleurs qu'ici. Le vieil arbre majestueux, il le voit. Il le passe comme on croiserait quelqu'un, sans vraiment lui prêter beaucoup d'attention – Hé ça va ? – oui ça va et toi ça va ? Alors il passe l'arbre, un peu confus, pourquoi courir ? Oui c'est vrai, cela lui fait du bien, cela l'oxygène, le met dans un état sympathique de gaîté. Et puis il apprécie se coucher le soir avec cette fatigue du grand air. Il s'endort vite, comme on plonge dans un bain d'eau chaude. Le matin, lorsqu'il se réveille, il sent ses muscles un peu las, une délicieuse sensation de langueur. Alors il continue à courir. Voici une réserve protégée. Il entre, cela grimpe. Il sent ses poumons au travail, il souffle fort. Le petit sentier arrive en haut. Et là, il ne peut plus.

Quelque chose lui intime de ralentir, d'arrêter de courir : un parterre de vert printanier, ce vert plein de vie, de chlorophylle nouvelle, jonche le sol de chaque côté du chemin, égayé par des petites touches florales. L'air est cristallin, frais. Les rayons solaires rendent les verts saturés. Des arbres encore nus, forts, épars l'entourent. Il se laisse guider par cette voix intérieure : ralenti, écoute, regarde, reçoit. Il marche maintenant tout doucement, ses sens en éveil. Bras ouverts, ses paumes sont comme des antennes, comme pour mieux recevoir. Ses pensées ont grandement ralenti, jusqu'à ne plus exister. Seul subsiste son être enivré de nature. Il fait corps avec elle. Une clairière s'ouvre devant lui. Un corbeau, posé là nonchalamment, déploie ses ailes scintillantes. Il n'est plus, il vibre. Il est la chlorophylle, l'arbre, le corbeau, la lumière. Puis, doucement, il reprend un pas plus rapide. Son cinéma intérieur recommence, l'emporte ailleurs. Ça n'est pas grave, il a goûté quelque chose qui semble sacré, une communion aux chaires ineffables. Il repart heureux, purifié.

Ce soir-là l'air est doux. Sur le balcon il écoute de la musique. Les paroles sont d'une langue inconnue, comme sortie du fond des âges, un idiome qu'il s'imagine venir d'orient. Il se sent happé par les rythmes enivrants, par la voix si profonde. Et d'un coup, sans prévenir, il craque, se délite. Son âme chavire. Des larmes lui montent aux yeux. Il ne sait pourquoi une émotion intense le traverse. Comme un condensé de choses diverses, en rapport avec sa vie. Peut-être de la tristesse, de l'amertume, des regrets. Il pleure à grosses larmes et cela fait un bien fou. Peut-être aussi de la joie, de la gratitude, de la plénitude. Un peu de tout cela. La voix dans ses écouteurs continue à chanter. Peu importe ce qu'elle raconte. Les sons vibrent de signification, résonnent avec son cœur, comme s'il rencontrait un vieux chamane qui libèrerait quelques énergies enfouies au fond de son âme. Peut-être même que ces larmes touchent l'essence de la vie, l'humanité toute entière dans sa souffrance et sa beauté ? Doucement les larmes sèchent. Il regarde maintenant autour de lui avec un œil nouveau. Tout lui semble différent, cette branche d'arbre, cette feuille, ce mur, cette ombre, cet oiseau.

Cela lui paraît neuf, et merveilleux. Il reste encore là longtemps à écouter la bande-son défiler.

Demain, la semaine prochaine, le mois prochain, lors de son prochain blues, il réécouterà de la musique, pour se laver, pour se purifier.

L'aventure c'est la découverte, la nouveauté. Il y a certes des risques, mais aussi des possibilités infinies. Alors mes copains et moi avons continué. Nous grandissons, nous nous complexifions, je deviens plante. Ha la belle histoire ! Je suis dans la plante, je virevolte, je me nourris des rayons du soleil et puis nous nous décomposons, redevenons un peu inertes, moins actives, de l'humus. Et nous repartons pour un tour, je vois une racine m'appeler et deviens plante de nouveau, nous croissons, nous répandons ici et là, embellissons. Nous décidons même de nous maquiller de couleurs et de nous asperger de senteurs. Pour nous pâmer d'être nous devenons fleurs. Nous faisons des essais. Un peu de bleu, de rouge, de jaune avec des parfums qui attirent ou repoussent nos semblables. C'est bon d'être belle. Je suis tour à tour du rouge, du rose, du bleu. Puis je suis parfum invisible qui pénètre les naseaux, brouille les sens, embaume les cœurs.

Il rend visite à sa grand-mère. Elle frôle la centaine. Elle a des hauts et des bas mais globalement se porte bien. Ils parlent de tout et de rien. Elle lui raconte sa vie, certains détails de son enfance qui semblent refaire surface dans la vieillesse, ses regrets, ses amours, ses enfants, un monde qui était si différent avant, ses nostalgies, ses peurs. Il l'écoute. Il regarde ces rides qui en disent tant. Sa grand-mère n'aime pas beaucoup vieillir, soucieuse de son apparence. Il la rassure, lui parle des forêts qui ne sont jamais si belles qu'à l'automne, de ces écorces d'arbres centenaires si subtiles, comme imprégnés de mille sagesses. Ils font un petit tour dans le jardin. Elle sent sa fin proche, elle confie qu'elle l'attend, elle en a assez fait sur cette Terre. Ils vont s'asseoir sous le jasmin. Elle pense que c'est pour cet hiver. Tendrement il lui sourit. Ils restent un bon moment tous les deux en silence, enivré par l'odeur. Cette vieille dame qui va rentrer dans l'autre monde, et lui dans la force de l'âge, qui un jour plus ou moins proche connaîtra le même destin. Ils écoutent le silence, les jasmins, le mystère de la vie et de la mort. Paisibles, sereins, heureux, ils reviennent à la maison, main dans la main, mues par

cette force invincible : se savoir mortel et l'accueillir de tout son être.

Ils passent leurs vacances d'été dans la maison familiale. Il fait flotter l'idée d'une nuit à la belle étoile, dormir dans le jardin avec ses petites nièces. Les deux filles jubilent : la grande aventure, les secrets de la nuit. Il attend celle qui sera propice, où le ciel sera vierge de nuage, où la fraîcheur sera douce. Les filles trépignent d'impatience « c'est pour ce soir ? - Attendons encore un peu. » A vrai dire il n'est pas complètement rassuré. Comment vont-elles réagir le soir venu, cela ne se terminera-t-il pas par un retour en trombe à la maison ? La motivation des enfants rend la chose non négociable. Ça sera donc pour ce soir. Alors on se prépare, quelques tapis de sol, des duvets, des coussins, les doudous.

On dîne, les derniers rayons de la journée viennent caresser le jardin.

On joue un peu, c'est le crépuscule, des ombres incertaines, les premières étoiles s'allument.

Enfin il décrète l'heure d'aller se coucher. Il s'allonge au milieu, les doudous et les enfants recroquevillés de chaque côté. La nuit est maintenant d'encre, les étoiles scintillent. Des bruits divers se font entendre. La lune est

naissante derrière les grands arbres du fond. Ils observent. Il ne veut surtout pas rentrer dans des explications, des justifications, ne rien nommer, laisser le mystère entier sans le voiler de mots, de noms de constellations ou d'étoiles.

Elles n'ont pas peur, les doudous sont là, la voute les enveloppe.

Ils se sentent happés par la nuit, basculant dans l'autre monde. Il est comme un roi, porté par la douceur des doudous, l'innocence de deux chérubins et l'immensité du firmament.

Lui aussi sombre rapidement, le cœur léger. Cette nuit est belle, mystique, entrecoupée de réveils fréquents et à chaque fois cette même sensation d'être porté par quelques grâces.

Les enfants, eux, dorment. Il les recouvre.

Il observe cette lune qui s'avance et malgré lui, se rendort, les rêves se mêlant à la nuit.

Déjà le petit matin est là. Il ouvre un œil, devine le soleil qui pointe, les étoiles s'éteignent une à une. Certes, c'est une de ces nuits où l'on ne dort qu'à moitié, mal au dos, sol trop dur, bruits divers. Qu'importe, il récupèrera la nuit suivante. Il sourit, l'air est frais, ils sont emmitouflés. L'une se réveille, puis l'autre. Ils restent un instant

contemplant ces moments volés à la nuit. Les voilà déjà parties, galopant, doudous en main, dans le jardin éclairé par les premières lueurs. Il se lève, plie le campement. Une nouvelle journée commence, comme toutes les autres.

Avec cette petite différence, infime, enfouie au fond de son cœur : la certitude d'avoir dormi avec les anges.

J'ai bourlingué un temps. Puis je suis devenu de l'eau. Enfin façon de parler, j'étais l'électron relié au proton, de l'hydrogène quoi, et bien contents d'être, nous nous sommes liés à de l'oxygène. Nous formons des cristaux s'assemblant harmonieusement, dansant. À mes dépens, j'ai découvert que lorsque nous nous sentons agressés par des ondes délétères, nous nous recroquevillons, perdons nos formes harmonieuses, ne dansons plus. Dans ma longue vie d'électron j'en ai fait maintes fois l'expérience, surtout ces derniers temps où l'on me canalise, on me met en présence d'êtres énervés, soucieux, angoissés. Là, nous ne tournons plus rond, nous devenons prostrés, cadavériques. Alors on attend. On attend de retrouver l'harmonie ambiante, d'être entouré de plus de paix et de bienveillance. Et lorsque cela se reproduit, nous nous remettons à être ce que nous sommes vraiment, dansant aux harmoniques de la vie.

Un jour, il faisait très chaud, j'étais la rivière qui coule. Je me suis évaporé, monté là-haut dans les cieux bleus et beaux. Je suis devenu nuage.

Les enfants de Plume insistent pour passer quelques jours au ski. Les stations de sports d'hiver : des remontes pentes qui défigurent la montagne, des gens amassés pour faire la queue, des musiques sur chaque terrasse qui se veulent probablement *cool* et qui semblent pourtant dénaturer la beauté des silences alpins. Non, cela n'enchanté pas vraiment Plume, sans compter le prix exorbitant. Les enfants ne sont pas éternels, ceux-là sont déjà grands, pourquoi ne pas les gâter un peu ? Et puis, s'il y a bien un tourisme de masse auquel Plume adhère un peu plus, c'est celui-ci, au grand air et actif. C'est donc décidé, deux journées prévues sur les hauteurs.

En cette première journée Plume joue pleinement le jeu. Accompagnant ses enfants, il savoure ces petits moments de connivence. Il le sait, ils se créent tous les trois des souvenirs qui resteront gravés. Alors il met toutes ses réserves de côté et se plonge dans l'agitation de la station. Il ne cille pas lorsqu'il faut faire la queue vingt minutes pour prendre le télésiège, il accueille la musique mi-techno mi-paillarde sur la terrasse du restaurant où ses enfants se goinfrent d'un plat typique

plus sucré qu'un baklava, il ne bronche pas en voyant cette pauvre forêt ratiboisée pour satisfaire les plaisirs vains de ses pareils. Et puis il y a tous ces moments de franche rigolade, les sauts, les glissades, les chutes. Ses enfants se débrouillent bien, ils sont très fiers, réclament l'attention de Plume. Et Plume de donner sans compter, ravi de les voir heureux, content de les savoir s'épanouir au grand air.

Tout de même, ne pourrait-il pas ménager la chèvre et le chou, laisser ses enfants s'amuser et aller explorer la montagne, en les retrouvant ici où là ?

Il y a grand vent le deuxième jour, le haut de la station est fermé. Tant mieux, le périmètre où se trouveront ses enfants sera plus circonscrit. Plume se met en tête de partir à pied, ses skis accrochés au sac à dos, direction le sommet.

Il commence, le long des pistes. Il marche tranquillement, croise ses chérubins.

- Regarde Papa !

- Oh ! Le joli saut, le beau virage, c'est bien mes chéris.

Il monte, doucement, un pas après l'autre. Le chemin devient plus pentu, chaque enjambée devient un effort, il s'enfonce dans la neige meuble, il transpire. Il arrive à

la moitié, rejoint ses enfants et leur donne ses instructions :

- Je continue plus haut. Vous avez un portable ? On se retrouve plus tard.

Il continue, maintenant seul dans la station fermée à ce niveau-là. Il passe les derniers sapins encore enneigés des chutes de la nuit. Il lui semble que ces sapins ont infiniment plus de saveur lorsqu'il les passe à petite allure. Il prend le temps de les admirer, de leur parler, d'observer leur taille, le vert des aiguilles saupoudrées de blanc, comme un gâteau de Noël. Le paysage devient plus rude, plus minéral. Quelques arbustes subsistent, et rapidement du blanc, partout. Les nuages défilent à toute allure et entre les nuages, le soleil qui brille, qui aveugle. Ça y est, il est dans le dur, l'aventure. Des bourrasques de neige viennent lui fouetter le visage, ses joues piquent, son nez est glacé. Le chemin est assez doux, c'est une piste bleue qu'il prend à l'envers. Puis, il doit prendre un bout de piste rouge, il a l'impression de monter à la verticale, il sent ses poumons qui cherchent un maximum d'air, il lui en faudrait un troisième. Un pas après l'autre, doucement. Il s'arrête de temps à autre et regarde la beauté crue de ce qui l'entoure, ce blanc aveuglant, les sapins plus bas, la vallée enneigée, les montagnes énormes aux alentours. Il se sent au-dessus de tout, privilégié, unique, fort. Il boit un peu, réajuste

son bonnet, ses lunettes et repart. De nouveau la piste se fait plus douce, une bleue qui monte en lacets. Lui revient en mémoire une réplique de ce film, où deux escaladeurs étrangers se retrouvent coincés au Tibet pendant la guerre. « Vous, occidentaux, vous ne pouvez vous empêcher d'aller au sommet de la montagne, leur dit une jolie tibétaine dont ils se sont amourachés, alors que nous nous contentons de marcher autour. » C'est si vrai. Il sent combien cette tibétaine a raison. Lui, Plume, pourtant moins enclin que d'autres aux affres de la civilisation occidentale, se trouve inexorablement attiré vers le sommet. Il pourrait se balader en bas, à flanc, s'asseoir... mais non, il veut aller au sommet, malgré la tempête qui l'attend. Il ne sait pas pourquoi. Peut-être a-t-il au fond de lui-même quelque chose à prouver que n'a pas cette tibétaine ? Peut-être est-il programmé ainsi, toujours plus loin, toujours plus haut, jamais assez, éternel insatisfait ? Ou bien est-ce tout simplement de la curiosité, se fixer un but et découvrir ? Il ne sait pas répondre à ces questions, il sait juste qu'il est heureux d'être là. Chaque pas lui donne un angle différent sur la montagne, petit à petit les sommets s'ouvrent à son regard. C'est un drôle de sentiment : il est dans l'effort intense, transpirant dans le dos, glacé sur le visage, respirant difficilement, et pourtant heureux, seul au monde. Ses tracas du quotidien, ses petites angoisses n'ont pas de place où il se trouve. Il est juste concentré à

faire un pas après l'autre. Le sommet se rapproche. Enfin il arrive sur la crête. Des étendues de sommets enneigés, des nuages tournoyant autour du soleil, des lumières jaillissantes, des pics nappés de sucre. C'est plus fort que lui, il doit se poser, s'arrêter. Il trouve un endroit pas trop venteux, et s'assied, le regard perdu sur les éléments. Il se sent fort et tout petit : fier de ce qu'il vient d'accomplir et minuscule devant tant de puissance. Il contemple, une heure, deux peut être, le temps s'est arrêté. Il comprend mieux ce que vont chercher tous ces escaladeurs et ces montagnards. Ils viennent se ressourcer, hors de leurs soucis et de leurs angoisses. Il n'y a aucun effort mental à fournir là-haut, l'attention est comme aspirée par la montagne. Plume s'oublie. Il est le paysage. Il comprend mieux aussi la sage réplique de cette tibétaine : pourquoi aller là-bas si on est heureux et comblé ici ? C'est probablement le mal de sa civilisation, jamais comblé, toujours insatisfait.

Il aperçoit au loin la télécabine se remettre en route, le vent a dû se calmer. Les premiers skieurs passent non loin de lui. Son téléphone sonne.

- Papa, on arrive en haut, c'est ouvert !

Le rendez-vous est pris, dans le refuge du sommet. Il effectue les derniers cent mètres sur le chemin de crête, des grappes entières de skieurs le croisent maintenant, tous en quête d'un ailleurs, aspiré par le flux grisant de la

glisse. Il revient sur terre, le charme s'est un peu évanoui, il n'est plus seul sur le toit du monde, juste un éternel insatisfait parmi tant d'autres. Avec peut-être une petite différence : il sait que le paradis est ici, et non là-bas. Ils se retrouvent en famille dans la chaleur du refuge autour d'une soupe fumante, à se narrer leurs exploits. Chacun a touché un petit bout de paradis qu'il gardera avec lui toute sa vie.

À coups de cuillères célestes ils mangent.

Aimer. Tu ne sais pas trop ce que cela veut dire. Aimer quelqu'un. Aimer ta conjointe. Plus jeune, tu es tombé amoureux. Plusieurs fois. Tu te souviens de ces moments, forts en émotions, charnelles. L'attente de l'autre était intenable, la rencontre une apothéose. Tu avais besoin de l'autre pour être pleinement. Avec le recul, tu te demandes si cette passion était vraiment de l'amour. L'amour ne peut pas être manque. Tu pensais probablement que tu étais amoureux, car lorsque l'autre était là, il comblait ce manque, apportait la plénitude.

Tu as une chérie, depuis de nombreuses années maintenant. Lorsque tu la quittes quelques jours, tu n'as plus ce manque. Tu sais et tu sens que ta plénitude intérieure ne dépend pas d'elle, juste d'une disposition, d'une attitude par rapport à la vie. Et pourtant elle est pour toi l'être le plus cher au monde, qui t'a accompagné dans tes moments de détresse, qui a partagé tes joies, avec qui tu as des enfants. Elle est aussi pour toi ce havre de paix en la compagnie de qui on peut parler de tout sans se sentir jugé. Tu aimes t'asseoir avec elle sur la terrasse à l'heure du café. Lorsque quelque chose te tracasse elle est là, t'écoute. Cela te fait du bien de te

sentir écouté. Cela te met en confiance. Tu aimes partir avec elle pour de longues balades dans la nature. Vous laissez le silence s'installer puis après un moment, un mot, une phrase arrive. On explore, on échange, parle des cœurs et des âmes, des enfants, des soucis, des plaisirs. Puis le silence revient, jusqu'au prochain sujet. Elle est belle. Les années semblent lui donner un surplus d'aura, comme un bon vin qui se bonifie. Elle est désirable. Tu aimes ces moments d'intimité et de fusion, sans tabou. Tu aimes sa façon de voir les choses, avec patience et bienveillance. Tu aimes chez elle ce que peu d'hommes et de femmes ont, et qui t'es dans un premier temps paru si étranger : cette capacité de se satisfaire de peu, de ne pas chercher à toujours aller plus loin ou plus haut, ou à toujours mieux faire. Oui tu aimes tout cela chez elle. C'est beaucoup. Et c'est peut-être surtout le signe que c'est elle qui t'aime, qui te fait du bien, qui te fait te sentir toi-même, sans avoir à ajouter de fard, sans devoir faire semblant ou mettre un masque.

Mais aimer ce n'est pas recevoir, c'est donner.

Alors en retour tu essayes toi aussi de donner du mieux que tu le peux, du fond du cœur. Oh tu le sais, tu es parfois maladroit ! Des mots de travers, des jugements hâtifs, des attentes, un manque de tendresse. Tout cela, c'est toi et ce n'est pas toi. C'est aussi l'enfant que tu as été et qui n'a jamais appris à s'aimer. C'est aussi le poids

de la société qui te demande d'être quelqu'un d'autre. Tu essayes de l'écouter sans la juger, de la soutenir, de lui donner de l'affection, de la tendresse, de lui faire plaisir. Oui tu peux probablement dire que tu l'aimes, du fond du cœur. Imparfaitement, mais du fond du cœur. Et tu te sens heureux d'être aimé. Et ce sentiment augmente en toi le désir de l'aimer encore plus en retour, d'accueillir son mystère, son histoire et ses peurs. C'est peut-être quelque chose comme cela que l'on peut appeler une histoire d'amour. Jamais terminé, sans arrêt en train de s'écrire, et qui évolue avec ses hauts et ses bas et qui te fait réaliser que, oui, il y a au moins un être sur terre avec qui tu peux dire – je t'aimais, je t'aime et je t'aimerai.

Vous avez le bourdon. Vous tournez un peu en rond, il pleut dehors, vos projets ne se concrétisent pas vraiment, le temps passe sans trop de perspectives. Votre fille descend manger un bout dans la cuisine. Elle parle de son univers, ses amis, ses cours. D'un coup, le bouquet placé au centre de la table, des narcisses, vous saute à la gorge. Une odeur forte, comme une tape dans le dos. Vous les regardez ces narcisses. Leurs pétales jaune pâle sont fragiles. Leur tête regarde tout autour, elles sont fières, le port altier sur leur haute tige verte. La lumière joue avec elles. C'est un foisonnement de nuances, un camaïeu de vert et de jaune. Elles vous parlent un langage secret, sans mots, sans gestes, fait de couleurs, de senteurs et d'autres choses encore. Vous tournez votre regard vers votre fille. Ses cheveux sont tirés en arrière, mettant en valeur ses traits juvéniles, comme s'ils étaient dessinés par un grand maître. Le grain de sa peau est aussi soyeux qu'une étoffe rare. La pluie, derrière, continue son travail. Et devant vous, vous avez deux chefs-d'œuvre : une petite bande de rebelles et une fleur printanière. En un instant, votre lassitude s'est dissipée, vous devenez le spectateur d'un monde émerveillé. C'est vous qui avez choisi de porter ce regard

aux choses. La vie vous envoie des petites perches, et vous venez de les attraper. Vous devenez spectateur de la beauté et acteur de votre vie. Vous êtes, vous le savez, pour les heures qui viennent, intouchable, joyeux, comblé. Vous faites un grand sourire à votre fille lorsqu'elle termine son déjeuner et restez seul à méditer en compagnie des rebelles et du souvenir encore présent de votre fleur.

Je suis méduse. De nuage je suis devenu pluie, mer, algue, plancton et me voilà méduse. Je me laisse aller aux courants et aux vents. Libre. Je pique, c'est tout ce que je sais faire, piquer pour immobiliser ma proie, et de mes bras tentacules la mettre dans ma bouche. Repu, je me laisse flotter. La vie est plutôt tranquille. Mon souci majeur, c'est d'avoir quelque chose à me mettre sous la dent, pour ne pas dépérir. Je sais bien que je parais un peu simplette comme cela, mais c'est plus compliqué que ça en a l'air. Je sais me stabiliser dans l'eau, je sens mes proies arriver, je les décompose dans mon petit estomac et je me reproduis. Toute seule. Pas besoin d'une autre. J'ai vogué méduse un certain temps, une vie plutôt agréable, jusqu'au jour où je me suis fait avaler par un gros poisson. Clac, et me voilà digéré dans son estomac. Je deviens requin !

Olive a offert à sa fille un voyage. Deux jours toutes les deux à déambuler dans la ville éternelle, là où elle était venue dans sa vingtaine. Depuis, elle place cette ville dans son panthéon. Une ville où les couches d'histoire se superposent, où l'art foisonne, où chaque rue est un musée.

Elle se souvient de ces artistes mondialement connus, de la visite de la basilique. Elle pensait avoir reçu une forme de foi en y pénétrant, touchée par la splendeur et la grandeur. Cette beauté avait éveillé en elle quelques cordes insoupçonnées. Et puis ces vestiges romains, la présence des Césars, ces bâtiments d'un âge qui fut d'or et de gloire. En y emmenant sa fille, c'est un peu tout cela qu'elle serait heureuse de partager. L'empire, la renaissance, la foi.

Comme bien souvent dans la vie, rien ne se passe comme imaginé.

Elles arrivent de bon matin, se pressent dans une *pasticceria*, goûtent quelques douceurs, et puis se mettent en marche. Le colisée. Sa fille s'émerveille de sa taille. Le forum, les temples antiques, les colonnes et les

arches, presque intactes. Ensemble elles s'imaginent les jeux du cirque. Elles déambulent le long du Tibre, dans les ruelles. Elles rigolent, bavardent, échangent, font quelques emplettes au marché : de quoi se confectionner un pique-nique dans le parc surplombant la ville.

Mais elle ne retrouve pas ce qu'il l'avait animée il y a maintenant vingt ans.

La statue de Moïse lui avait fait une telle impression dans sa jeunesse. Le corps musclé, viril, au fait de sa puissance. Ses bras si musclés, nus, contrastant avec sa barbe démesurément longue tenue voluptueusement dans une main, sa table des commandements dans l'autre. Un visage sans âge, incarnant une confiance, une force intérieure. C'est cela qui l'avait tant marqué : cette sagesse des vieux maîtres dans un corps athlétique. Et puis, ce qui de prime abord ressemble à des cornes, que les initiés savent être les rayons divins, le prophète élu par les cieux. Devant, au cœur de l'hôtel, une boîte transparente contient les chaînes qui auraient emprisonné Pierre. Cela l'avait jadis tant touchée de se savoir en contact indirect avec ce pêcheur un peu simplet devenu le meilleur compagnon de Jésus. Même si l'authenticité des reliques pouvait faire douter, elle avait eu l'impression d'être un peu plus proche de cette histoire d'Amour devenue universelle.

Mais voilà qu'aujourd'hui, se retrouver entre Moïse et les saintes reliques ne lui fait pas le même effet.

Le lendemain, il y a audience papale. Excitées à l'idée de rencontrer une *star*, elles se lèvent de bonne heure, en route pour la basilique. Elles arrivent un peu en retard dans la grande salle contiguë où sa sérénissime est déjà en train de prêcher. Cela se trouve être quelques jours avant Noël : « Il est le nom et le visage de l'amour qui est le fondement de notre joie », beaucoup de pèlerins venus du monde entier sont là. « Les bergers personnifient les pauvres d'Israël, des personnes humbles qui vivent intérieurement avec la conscience de leur propre manque. » Il y a aussi des couples aux premiers rangs, venus pour se faire bénir.

Un peu ennuyées elles s'éclipsent avant la fin pour aller visiter la basilique. Elle est toujours aussi majestueuse et imposante. Les rayons filtrent par les vitraux sur les dorures et les marbres ; l'espace est époustouflant de par ses dimensions ; le dôme a des proportions harmonieuses et pharaoniques. Les œuvres de ces artistes si connus sont omniprésentes. C'était donc là qu'elle avait pensé, plus jeune, avoir la foi. Ça se comprend, c'est beau, c'est imposant, c'est sacré.

Et pourtant, cette foi, avec le recul de l'âge, elle ne voit pas cela de la même manière.

Dieu, qu'est-ce que c'est ? Qui est-ce ?

Se voit-il vraiment dans une église, dans le faste et la grandeur ? Dieu ne serait-il pas à chercher dans de toutes petites choses, le rire d'un enfant, la pâquerette et la goutte d'eau, le nuage qui danse, le baiser de l'amant, le bébé naissant ? Non, cette fois-ci elle n'est pas touchée par la grâce, elle apprécie et se désole un peu. Cette ville est un condensé d'hubris : les obélisques pillés trônant tels d'arrogants phallus, les arches condescendantes de la victoire, les cirques où défilaient les esclaves, l'or partout et le marbre.

Ville éternelle ? À l'échelle de l'Humanité, cela représente une poignée de temps. À l'échelle de la planète Terre, à peine quelques infimes instants. « Seule l'humilité nous ouvre à l'expérience de la vérité, de la joie authentique, de la connaissance qui compte », déclamait le Pape. Quel genre d'humilité et de vérité offre cette ville ? Ne confondait-elle pas, plus jeune, le doigt qui pointe vers la lune avec la lune ? C'est cela, elle s'était extasiée du talent de l'artiste, de sa patte, de son doigté. Ces artistes ont vu la lune, le sacré, l'ont contemplée, ont communiqué avec elle, avec humilité et simplicité. La lune les a nourris en retour, ils se sont fait les témoins de ce qu'ils avaient vu. Aujourd'hui elle voit ces artistes et toutes leurs œuvres comme des

projections, des copies de l'astre, des doigts géniaux qui pointent vers le sacré.

Elles déambulent dans les rues, joyeuses de partager des moments de complicité, de rire, de se délecter de mets divers. Oui, elle aura eu la foi, vu le sacré. Dans les rires, les moments d'intimité, les délices savourées, les longues balades, la fatigue du soir, le rayon du soleil qui traverse le parc, les hirondelles qui dansent à l'unisson du crépuscule, le lever aux aurores, la peur de prendre l'avion.

Dans la basilique Saint-Pierre, elle ne se souvenait pas de cette œuvre imposante derrière l'hôtel central : une colombe qui surgit de rayons dorés. Et dessous, tout petit en comparaison, Jésus crucifié.

- Dis-moi, c'était quoi ton meilleur moment ?  
Demande-t-elle à sa fille au retour.
- J'hésite entre la *gelato* et la *buffala di mozzarella*.

Deux colombes qui se sont empiffrées de glace et de fromage.

Un jeune garçon tient une télécommande à la main et fait voler un petit avion. Son père à ses côtés l'encourage. Un instant tu regardes la scène, impressionné par le vol de cet objet téléguidé. Des ingénieurs, quelque part, ont dû se remuer les méninges pour pondre un tel objet qui réussit l'exploit de se mouvoir dans les airs. Le rêve des hommes : voler. Le garçon est tout à son affaire, il a rapidement réussi à apprivoiser le bolide. Décollage, virage, quelques allers-retours, puis atterrissage sur le gazon du parc, un peu chaotique mais atterrissage tout de même. Quelques badauds présents observent comme toi la scène, probablement eux aussi impressionnés. Soudain, arrivant de nulle part, tu vois cet oiseau qui file, là-haut près des immeubles. Il fonce en piquet, sa vitesse est vertigineuse. Il s'approche du parc, slalome entre des branches dans ce qui te semble être un trou de souris. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, et avec une dextérité fluide et tranquille, il amorce un virage à 180 degrés, contournant le tronc en bout de parc, puis fait route vers l'enfant et son jouet. Il élargit ses ailes, avance ses pattes, sa course ralentit prodigieusement, et avec le doigté d'une fée, se pose là, à quelques mètres de vous.

Tu sembles être le seul à l'avoir remarqué. Sa grâce t'émeut. Il sautille maintenant à petits pas maladroits, siffle quelque chose de mélodieux. Tu jurerais qu'il semble même regarder cet enfant qui trépigne avec sa petite boîte noire entre les mains. Tu observes tour à tour l'enfant, l'avion puis l'oiseau. Pourquoi s'émerveiller des prouesses technologiques de tes semblables et délaisser le prodige de la nature ? Peut-être ce petit bolide volant représente-t-il une partie de votre intelligence. En l'admirant, tu t'admires toi. Peut-être que vous avez déjà vu mille fois des oiseaux, un de plus, un de moins, vous êtes habitués. Tu délaisses l'enfant et son bolide et fixe l'oiseau qui repart là-bas, quelque part, vers un autre monde inconnu. Avec élégance, il déploie ses ailes, monte doucement, prend de la vitesse, sa silhouette rapetisse. Tu lui souris, de loin, comme pour lui signifier, merci à toi ô créature, tu enchantes mon cœur et le monde.

Je suis oiseau. Je vole. Je plane dans les airs, au-delà des rivages et des montagnes. Je suis de partout et de nulle part, je vagabonde au gré de mes humeurs, des rencontres. J'aime me poser sur un arbre et chanter. Pourquoi chantes-tu me demande-t-on ? Je ne sais pas, je chante, c'est ce que je sais faire. Voler et chanter. Je chante pour mes camarades, leur dire la vie, papoter. Paraît-il que ma voix mélodieuse se réverbère dans les airs et enchante le monde. Enchanter le monde, oui cela me convient. Je crois que je ne fais que cela, depuis le commencement, enchanter le monde.

D'en haut, je vois ces petites tâches qui avancent comme des fourmis. On les appelle les hommes je crois. Ils paraissent bien petits vu d'en haut. Là-bas, un espace vert au milieu du béton. Je vais aller voir, y faire un tour, chanter un peu. Je plonge, tête la première, passe la barrière d'immeubles, contourne l'arbre et me pose sur le gazon. Je sautille, regarde à gauche, à droite. Là un petit garçon semble jouer avec un objet bizarre qu'il tente de faire voler. Voudrait-il m'imiter avec son jouet ? Je picore quelques restes laissés en plan, et m'éloigne vers d'autres horizons.

Vous êtes parties toutes les deux, bonnes amies qui se retrouvent l'espace de quelques jours à marcher à l'air libre, bivouaquant à la belle étoile. Vous faites partie de cette catégorie de gens en voie de disparition qui n'a pas besoin de beaucoup de confort pour vivre. En tout cas pas pour quelques jours. La simplicité de la vie, le fait de marcher, de dormir dans la nature, sans murs, vous reconnectent d'une certaine manière à la vie.

Heureuses de vous revoir après tant de temps si éloignées, les sujets abondent, comment aborder le périple, comment va la vie, comment vas-tu ? Vous prenez plaisir à laisser ces questions en suspens, à ne pas précipiter de réponses. Vous aurez largement le temps d'aller dans la profondeur. C'est aussi cela les longues marches, se donner le temps de côtoyer un être, de laisser des silences et de les laisser faire leur travail, l'inconscient venir à la conscience, des idées s'articuler, des réponses émerger sans chercher à donner d'issues. Vous n'avez pas vraiment de but pour l'itinéraire. Vous préférez vous fixer une vague destination, et tant pis si vous n'y arrivez pas, ce qui compte, c'est le chemin.

Heureuses de cette première soirée, vous plantez votre tente, dans un endroit loin de tout contact humain. Vous préparez votre popote au réchaud. Rien de très spécial, du riz, un peu de sel et des épices, des légumes crus. Cela vous semble pourtant plus savoureux que d'habitude. L'astre et les oiseaux vous réveillent le lendemain matin de bonne heure. Vous pliez bagage et partez le cœur léger. Votre journée est faite de rencontres, de moments de repos ici et là, de marche, de baignades dans la mer fraîche et vivifiante que vous longez. La pluie vient, c'était prévu. Vous êtes équipé pour. Le problème c'est que la pluie s'installe franchement, elle semble même se jouer des prévisions. La journée se termine, vous regardez tout de même votre *smartphone* qui montre, en guise de prévisions pour les jours qui viennent, des nuages noirs et de la pluie. Vous vous interrogez. Certes vous n'êtes pas venus là pour le confort, ni pour le grand soleil, mais quatre jours constamment mouillés vous font hésiter. Après tout vous n'avez pas de but, vous pourriez aussi passer du temps ensemble, au sec d'un appartement. La nuit porte conseil. Vous installez votre tente au hasard de la nuit, à la frontale et sous la pluie.

Vous vous réveillez très tôt. Vous semblez être dans un champ. Un crachin vous accompagne : c'est la bonne heure pour plier, avant que cela ne reprenne de plus belle. Vous continuez votre chemin jusqu'à la prochaine

ville. Là, il y aura des trains pour rentrer. Le crachin est sympathique. Il vous fait réfléchir. Et si vous aviez du crachin pendant quatre jours ? Ce n'est pas si méchant. Vous prenez un petit café au port, échangez avec des locaux. L'un d'eux lâche le plus sérieusement du monde : « dans ce pays, on n'est pas à l'abri d'une éclaircie. » La phrase vous fait sourire. Le temps d'attendre le train, vous allez à la plage vous préparer un dernier repas au réchaud : du riz et quelques épices. Le dernier de l'aventure. Et puis vient ce qui devait advenir, vous ne savez s'il faut appeler cela un miracle, la vie, l'espoir ou la réalité : une éclaircie. En fait, pas qu'une éclaircie, mais le ciel entier qui se dégage et qui présage, en tout cas pour les heures à venir, du bleu plus ou moins voilé. Vous vous allongez toutes deux, un petit somme digestif, et au bout de quelques minutes vous éveillez armées de cette évidence : pourquoi rentrer pour une petite pluie ? Pour de petites icônes de charlatan ? Oui, pluie, ciel voilé, soleil, vous prendrez tout. Votre voyage continue, vivant les quatre saisons à chaque journée. L'une est particulièrement drue. Il pleut depuis une heure, les chemins sont trempés, gadoueux. Vous croisez ces deux garçons qui comme vous ont choisi de se balader de manière simple, bivouaquant au grès des jours, en sens inverse. Ils sont hilares, vous êtes hilares. Le ciel vous tombe sur la tête, il y a des orages et vous rigolez tous les quatre, comme si vous vous connaissiez depuis la nuit

des temps, lié par votre insouciance. Eux, comme vous, chantent et dansent sous la pluie. Ils vous préviennent en blaguant : « attention le prochain chemin, il y aura une rivière à traverser », vous êtes trempés de la tête aux pieds, que vous importe. Vous les quittez, continuez votre route. C'est beau la vie. Et puis vous n'êtes pas à l'abri d'une éclaircie. Vous passez vos quatre jours les pieds mouillés, à moitié sous la pluie, à moitié sous le soleil de juillet. Qu'importe. Le bonheur ne dépend ni de vos chaussettes, ni des icônes, ni du ciel.

Vous vous imprégnez à cet instant d'une leçon essentielle. Les orages de la vie, les coups durs du destin, aussi puissants et longs soient-ils, seront toujours suivis d'un rayon de soleil. Et il ne tient qu'à vous de danser sous la pluie.

C'est une grosse navigation. Vous préparez une course au large, de celles qui mettent à l'épreuve le bateau et le bonhomme. Vous êtes en équipage, avec quelques amis. Le vent souffle fort, la houle est puissante, toutes voiles dehors. Vous êtes à la barre. Le bateau, marin, solide, se déhanche dans la vague. Vous partez en surf à des vitesses vertigineuses, le cadran indique quinze nœuds stabilisés, des pointes à vingt. C'est grisant, vous êtes bien, heureux, à dompter les éléments. C'est jouissif même. Le soleil brille par endroits, cela moutonne de partout mais vous êtes au sec. La barre est franche, le bateau répond parfaitement. Vous cherchez cet équilibre si subtil, porté par le vent, épousant le flux de la vague. D'une imperceptible touche sur la barre, vous tâchez de laisser le bateau être, seul. S'effacer, le plus possible. C'est cela qui est jouissif : s'apercevoir que le bateau se meut au mieux lorsque vous êtes absent. Certains peuples personnifient les bateaux en les appelant ELLES, d'autres leur collent deux yeux à la proue : les bateaux ont une âme. Fier, vous laissez celle de votre embarcation voguer librement, tâchant de lui faire le moins de tort possible. Puis, il fallait que cela arrive, comme si nous ne pouvions demeurer éternellement sur

un nuage, comme si nous étions sans arrêt rappelés à la banalité du quotidien : vous vous rapprochez du rivage, vous apercevez nettement le port, les quais, les devantures et les gens qui se promènent. Vous longez quelques instants les quais lorsque vos yeux s'ouvrent : il est deux heures du matin et votre vessie est pleine. Dans le noir total, vous vous levez pour aller aux toilettes. Hagaré, vous êtes encore tout imprégné de cette fulgurante navigation et vous recouchez, vous demandant tout de même pourquoi aller chercher l'aventure à l'autre bout du monde quand votre inconscient vous en fait vivre de si fabuleusement réelles ici. Et déjà vous vous rendormez, glissant vers d'autres rivages oniriques, d'autres aventures fantastiques.

Dans un mouvement hélicoïdal, elle file dans l'espace à une vitesse vertigineuse.

Elle ouvre les yeux. S'impriment sur sa rétine des lumières qui lui font appréhender un monde de formes, de couleurs, de reliefs. L'air frais et les rayons solaires caressent sa peau. Le soleil pénètre ses pores, irrigue son corps, le vivifie.

Elle inspire. De l'oxygène pénètre dans ses poumons, ses artères, s'achemine jusqu'aux milliards de cellules qui la compose. Dans chaque cellule, c'est une profusion de réactions produisant énergie, hormones, enzymes.

Elle est une femme sur la planète Terre.

Les livres anciens parlent de miracles mais à cet instant, prenant conscience de sa condition, de ses sens, de son corps, elle sait qu'elle est un miracle, que ce qu'elle vit est tout sauf ordinaire.

Le miracle est là, autour d'elle, en elle : prendre conscience qu'elle existe, qu'elle respire et qu'elle vit.

Je suis l'électron, je suis l'étoile, je suis l'eau, les nuages, je suis la plante, les couleurs, les senteurs, la méduse, le requin, je suis l'oiseau. Je suis Olive, je suis Plume, je suis toi. Tu es lui, il est vous, elle est moi. Ma vie a plusieurs milliards d'années. Un jour je reviendrai là où tout a commencé, source infinie de lumière, sans dessus ni dessous, sans haut ni bas, sans devant ni derrière, sans avant ni après.

Éternel recommencement.

Oh ! D'ici là beaucoup de choses vont se passer, je vais être encore minéral, végétal, animal. Je vais être inanimé ou la vie. Je serai encore une femme ou un homme, ces êtres un peu spéciaux qui peuvent prendre conscience qu'ils sont.

Barbotant dans le bassin chaud de la piscine municipale, ton attention est attirée par ces deux jeunes gens. Ils semblent frères, l'un d'environ treize ans et l'autre, barbe naissante, un peu plus âgé. Ils s'approchent de toi, jusqu'à te frôler. Tes lunettes noires masquent tes yeux. Ces deux-là jouent comme peuvent jouer les animaux : ils se chamaillent, se poussent l'un l'autre dans l'eau, se font couler, reviennent à la charge. Avec bienveillance, délicatesse, sans aucun geste violent. Touché, des larmes coulent de tes yeux. Le plus jeune garçon a ce visage typique d'un trisomique. Il n'y a aucun ego entre ces deux-là, juste la joie pure d'être et de jouer. Tu ne sais pas vraiment ce qui te touche si profondément, peut-être le fait de voir à ce moment ces deux êtres s'adonner sans a priori. Peut-être d'observer ce grand frère, presque adulte et déjà si mature, apte à donner sans chercher à recevoir, à jouer sans chercher à s'agrandir, chose qui te paraît si difficile à accomplir dans le quotidien des relations. Peut-être de voir cet enfant que l'on appelle « anormal » puisqu'il ne représente pas la majorité, puisqu'il aura des difficultés à gagner son pain seul dans le grand bain de la société qui ne laisse pas beaucoup de place aux plus vulnérables, et qui pourtant

incarne devant toi des valeurs humaines que peu de tes semblables possèdent : une joie de vivre pour des choses si simples, sans rien ambitionner de mieux, sans chercher à devenir quelqu'un d'autre, sans chercher à briller. Peut-être un peu de tout cela à la foi, ou d'autres choses qui te sont inconnues comme les ondes positives et invisibles qui émanent de ces deux jeunes. Tu restes songeur à les regarder ainsi tous les deux, jusqu'à ce qu'ils filent aux bains tournants, le grand frère entourant son cadet de ses bras bienveillants.

Tu ressors, le soleil brille sur ta peau mouillée, les rayons obliques donnent une coloration nouvelle aux arbres. Tu ressors heureux d'être là, d'avoir assisté à cette scène, inspiré par ces deux êtres au cœur pur. Tu marches le long du bassin, pour quelques instants délesté de cet ego parfois si encombrant. La vie est si belle ainsi, si légère et gaie.

Ta mère n'est plus. Elle a expiré son dernier souffle, rongée par un cancer. Tu es un jeune adulte. Tu ne sais pas grand-chose de la vie, encore moins de la mort. C'est de plein fouet, dans toute sa cruauté que tu la découvres.

Les derniers jours étaient insoutenables, une douleur si forte que ta mère ne pouvait s'exprimer ou être présente. Tu aurais voulu que plus rien n'existe, ni elle, ni toi, pour abréger cette souffrance. Tu ne savais pas très bien où cela allait, tu n'étais pas en mesure de savoir qu'au bout de ce tunnel il y aurait cette fin dont tu ne mesurais pas les conséquences. Tes relations ne sont pas harmonieuses avec elle, il y a plusieurs contentieux, des non-dits. Au fond de toi tu lui reproches beaucoup de choses, peut-être la plus ingrate, celle de n'avoir pas été une bonne mère. En la voyant souffrir ainsi, toutes tes gardes tombent, tous tes griefs, tout le passé.

Tu lui dis, du fond du cœur, « Maman, je t'aime. »

Cette parole si forte, que tu n'as jamais prononcée auparavant, aurait dû lui donner un tout petit peu de réconfort. Mais non, elle souffre trop pour pouvoir

l'entendre. Elle reste recroquevillée dans la douleur, se battant avec la mort. À ton grand soulagement le docteur augmente les doses de morphine. Elle semble maintenant dormir. Un sommeil agité. Tu la regardes, cette femme qui t'a enfanté, qui t'a donné le sein, qui t'a élevé. Elle a sans aucun doute fait du mieux qu'elle a pu, même si ce fût parfois maladroit. Tu as entendu dire que certains malades qui paraissent endormis entendent en réalité beaucoup de choses. Alors, seul avec elle, tu lui parles. « Je t'aime. Merci pour tout ce que tu as fait pour moi. Merci Maman. Je suis désolé de ne pas avoir été un fils parfait, je m'excuse. » Rien n'indique qu'elle t'entende. Ça te fait du bien de dire ces paroles. Tu la quittes pour la nuit, un parent prend le relais.

Le lendemain la nouvelle tombe. Elle a expiré. Son souffle s'est ralenti, a hésité, puis s'est arrêté. C'est une délivrance. Tu n'as aucune idée de ce qu'il y a après, mais cela ne peut être que mieux qu'ici. Tu es soulagé. Et triste. Tu réalises ce que cela veut dire, que sa tendre présence ne sera plus, ses paroles douces, son sourire ne sont plus. Tu pleures, tu ne peux plus t'arrêter. Tu réalises ce que tu n'as pas fait, ce que tu ne lui as pas dit, par manque de maturité, de courage aussi. De grosses larmes qui n'arrêtent pas de couler. On la met en bière. Son visage est maintenant complètement décontracté. Aucun trait qui n'indique une quelconque souffrance, aucune ride, juste un imperceptible sourire. Oui, là où

elle est, elle doit être en paix. Le soir, après l'enterrement, une réception est donnée. Les gens sont venus de loin. Cela te fait chaud au cœur de voir l'église si pleine, des gens que tu n'avais pas vus depuis longtemps. Une réception est organisée, on sort quelques bouteilles, on boit, on mange. Cela fait du bien. On rigole même franchement, on fait des blagues, on s'amuse. Le maître de maison rappelle à l'ordre, « un peu de dignité, c'est un enterrement. » C'est vrai. Et pourtant il y a en toi ces forces contradictoires que tu ne peux expliquer. D'un côté la tristesse immense d'avoir perdu un des êtres les plus chers au monde, foudroyé net dans son élan, et de l'autre la gaité d'être, de se sentir plus vivant que jamais. Comme si l'un mettait l'autre en valeur, comme si d'avoir tant souffert donnait un regain de vie, de gaité. Comme si la douleur et la joie n'étaient que les deux faces d'une même pièce que l'on appelle la vie.

La soirée se poursuit, célébration de la vie devant la mort. Un peu comme ce jeu auquel tu jouais plus jeune, la chaise musicale. On démarre avec un grand groupe, et à chaque fois que la musique s'arrête, celui qui n'a pas de chaise sort. Ceux qui restent jubilent, dansent encore. C'est cela, vous autres, à cette réception, avez la chance d'être encore en vie. Un jour c'est toi qui seras de l'autre côté. La mort ne tient qu'à un fil. Alors, tant qu'il y a de la musique, tu danses, tu ris, tu bois encore.

Au fil des jours et des années, cette pensée immensément triste reste quelque part en toi. Tu tentes de danser et ta mère, elle, a disparu. Dans la souffrance.

Longtemps après, alors que tu es devenu un adulte d'âge mûr, ta mère vient te voir dans ton rêve. Elle le fait souvent, mais d'habitude tu la vois souffrir. Aujourd'hui elle est comme dans sa bière, rayonnante, sereine, belle, entourée d'une eau limpide et bleue. Son sourire t'enveloppe de bien-être comme si elle voulait te signifier, je suis là, vivante, paisible, et je chante la mélodie de l'éternité. Danse mon garçon.

Alors tu danses. Et tu sais maintenant que ceux qui sont hors-jeu ne le sont pas vraiment. Ils chantent d'une voix qui résonne tout autour, dans les cœurs et ailleurs.

Alors tu danses deux fois.

Une pour les vivants.

Et une pour les morts qui sont plus vivants que les vivants qui ne dansent pas.

Vous êtes en vacances dans ce pays lointain que tu souhaiterais faire découvrir à ta famille. La culture est ici aux antipodes de la vôtre. C'est un pays pauvre selon les standards de votre civilisation. Les gens sont d'une gentillesse rare. Il te semble même que la simplicité dans laquelle vivent ces autochtones est en partie la cause de cette gentillesse. N'ayant rien à perdre, ils donnent ce qu'ils ont : leur sourire et leur accueil.

Ta fille et toi allez faire une balade un après-midi, les autres sont restés à la maison d'hôte. Vous êtes dans cette vallée réputée pour sa beauté. Vous mangez un morceau à l'auberge la surplombant et vous faites expliquer un parcours par le tenancier : « là-bas, au fond de la vallée, vous grimpez les rochers ». Vous démarrez, quelques enfants vous suivent, essayent de vous vendre quelques babioles. Votre fille préfère jouer plutôt que de marcher. Elle aimerait se lier d'amitié avec eux, mais ils sont trop occupés à essayer de refourguer leurs créations. Alors vous continuez. Il faut traverser une rivière. On marche sur les pierres, un pied tombe, on est

un peu mouillé, on rigole. Vous montez là-haut, les roches que vous longez sont impressionnantes de par leurs tailles, leurs formes, leurs couleurs. Vous vous arrêtez au sommet, faites une pause bien méritée, buvez un peu et revenez à la vallée. Là, vous voyez un âne attaché à un arbre et à côté cette femme à l'immense sourire que vous lui rendez. Puis derrière, le miracle survient. Celle que vous devinez être la fille de cette dame est là debout. Elle a environ l'âge de votre fille. Vous ne parlez pas sa langue, pas plus qu'elle ne parle la vôtre. Vous parlez avec votre regard. Tu sens ta fille envoutée, face à face avec l'autre. Tu fais une pause, espérant peut-être qu'un contact se fasse. La petite fille a les cheveux hirsutes, le teint basané, des dents très blanches, des vêtements en fripes. Tu sens, tu sais qu'un univers la sépare de votre monde. Elle, probablement dehors la plus grande partie de la journée, avec l'âne, sa mère, son quotidien qui doit être simple, son chez-soi vétuste. Ta fille, citadine, assise dans le confort de la civilisation moderne, qui voyage, qui regarde des écrans, qui mange au restaurant. Ces deux mondes se regardent, avec l'envie impérieuse de se connaître, de jouer, de partager. Ta fille n'ose pas faire le premier pas, rendu plus difficile par la langue. Tu continues à faire des sourires, des gestes. Puis vous continuez votre chemin. Plus loin vous retraversez la rivière en sens inverse, revenez sur vos pas. La petite fille est là, en face.

Impassible, sur la berge, elle vous regarde muni de son seul sourire. Ta fille s'arrête encore. Elles se font face, séparées par le cours de l'eau, lié par un indicible fil d'or. Au-delà des cultures, des civilisations, des frontières, des couleurs, des langues, une petite fille reste une petite fille et son souhait le plus cher est de rencontrer une semblable : une autre petite fille, prête à rire, à jouer, à courir. Remuant leur main en guise d'adieu, vous continuez. Alors que vous remontez vers le parking, ta fille te demande avec insistance « Papa, je veux y retourner, je veux jouer avec elle. » Vous êtes attendus à la pension, tu ne peux revenir et pourtant tu sais que c'était le plus beau cadeau : savoir que nous sommes tous reliés par ce fil invisible, celui des hommes qui ont le même cœur, quelle que soit la latitude, quelle que soit la longitude, quelle que soit l'époque.

Longtemps après, ta petite fille te répètera « j'aurai tant aimé jouer avec elle, j'aurai tant aimé la connaître. »

Il scrute l'horizon. Le temps est dégagé, lavé après la tempête. La houle rentre. Il est assis sur sa planche de surf au milieu de l'océan et attend le bon *set*, la bonne vague. Là-bas, il les voit. Il s'allonge, rame de ses bras puissants pour se positionner. Cette série est la bonne. Il laisse passer la première vague, fait son demi-tour pour prendre la deuxième. Elle est belle, grosse, très grosse même. Il rame. Elle l'emporte, il plonge dans le creux. D'un geste mille fois répété, alors que sa planche est quasiment verticale, il se lève, donne de l'angle et prend la diagonale. Debout sur sa planche, il accélère. Il fuse. Derrière lui ça casse, ça mousse. Devant lui la lèvre vacille, roule. Il fait complètement corps avec sa planche, avec la vague. Ses gestes sont fluides. Lui, la planche et la vague. Ils sont uns. Il descend à pleine vitesse, dépasse la vague de plusieurs mètres, fait un virage qui défie toutes les lois de la pesanteur, le corps couché, sa main en avant effleurant l'eau. La planche dessine un arc et revient vers la vague. Mue par sa vitesse initiale, il grimpe la crête et à sa hauteur, d'un déhanchement radical, repart dans le sens de la vague. Il reprend de la vitesse, effectue de petits mouvements, la planche en diagonale repart de plus belle. La crête au-dessus de lui

montre ses doigts, il est juste en dessous, cormoran jouant avec l'onde. C'est une sensation folle, enivrante, un jeu avec les éléments. Il épouse la force prodigieuse de la vague pour en faire surgir cette vitesse vertigineuse, cette danse avec la puissante masse bleue. Il ne se sent pas vraiment homme, pas plus qu'oiseau ou dauphin, il se sent juste être, la légèreté et la liberté de l'être, sans aucune limite. Moment éternel d'un espace infini.

D'un coup d'un seul, la crête entière se rabat sur lui. Submergé par la mousse, il en ressort, victorieux, tache noire au milieu de l'écume bouillante. Alors déjà il tourne sa tête, anticipe le prochain coup, tomber de sa planche, se remettre dessus, ramer, passer la barre et revenir là-bas, où la houle se transforme en vague. Puis attendre le prochain *set*, la prochaine vague, le prochain coup d'adrénaline, d'ivresse, d'infini. Il tombe, rame, passe la barre et il attend. Longtemps il attend. Celles-ci sont trop petites, il est mal placé pour celles-là. Il en reprend encore quelques-unes et termine sa journée. Il sait que demain les conditions seront moins bonnes, les vagues perdront de l'ampleur. Il reviendra, au prochain coup de baston, cet automne, cet hiver, ce printemps. Il attendra encore et toujours cette vague, celle qui le transportera sans jamais s'arrêter, dont la crête vacillera sans jamais s'écraser, la vague éternelle, l'ivresse infinie.

Nostalgique, on passe sa vie à attendre. La vague, le vent, le beau temps, la bonne saison, le mariage, le divorce, le boulot adéquat, la retraite idéale, les copains, les enfants, les honneurs, les diplômes, le bonheur, les anges, Dieu. Nostalgique de l'éternel, il attend.

Puis parfois on réalise que la vie est une vague, la plus grande, la plus vertigineuse, la plus périlleuse, la plus belle. Il ne tient qu'à lui de surfer cette vague-là, de se déhancher sur les crêtes de l'aventure humaine, de se griser de ses courbes. Ces jours-là il sait qu'il n'y a rien à attendre, ni plus tard, ni demain, ni les vagues, ni les honneurs, ni le bonheur, ni les anges. La vague est là, sous son corps, c'est le surf ultime : se laisser porter par la vie, en chevaucher chaque instant. Épouser le flux de chaque souffle, ivre d'éternité.

La vendeuse est pétillante de joie et de vitalité. Elle vend des produits bio et en vrac, elle connaît son sujet sur le bout des doigts. Tu sympathises avec elle, elle te montre ses trésors, tu lui en achètes quelques-uns. La conversation va bon train et d'un coup, au milieu de rien, elle lâche cette phrase « pourquoi vous, vous violez les jeunes filles ? » Tu la regardes, estomaqué. Tu n'as jamais violé de jeunes filles, jamais levé la main sur qui que ce soit d'ailleurs. Cette prise à partie te dérange profondément.

Une pensée te traverse : ce n'est pas toi directement que la vendeuse questionne sur un air qui se veut badin. C'est la gent masculine. Tu fais partie de cette gent. Tu sais que certaines personnes, parfois même des dignitaires de haut rang, n'ont pu se refréner. Comme toi ils sont des hommes. Vous partagez, eux et toi, cette constitution : organes, hormones, désirs. Tu n'as jamais désiré sexuellement une jeune fille, cela te paraît abject. Mais tu as désiré des jeunes femmes, de celles qui sont bien formées, légères. Tu es marié, tu es comblé. Mais tout de même, ce désir qui doit se trouver quelque part au plus profond de l'homme, qui vous pousse à des actes

bestiaux, qui vous a permis avec un succès phénoménal de multiplier vos semblables... ce désir-là, tu l'as en toi. C'est ce désir qui parfois te fait tourner la tête à la vue de ces belles pousses qui passent dans la rue. Jeunes, elles sont plus fertiles. Musclées, elles sont plus aptes à transmettre la force, la résistance. Intelligente, elles sont plus à même de se débrouiller, de construire, de perpétuer. C'est probablement le même désir qui meut les violeurs. Maitrises-tu totalement ce désir ? Si tu avais une vie de chien, frustré, ne serais-tu pas toi aussi à un certain degré esclave de ce désir primitif ? Alors tu comprends ce que veut dire la vendeuse. Elle est femme. Peut-être même a-t-elle été abusée étant plus jeune. Ce qu'elle demande, c'est pourquoi l'homme est ainsi fait, pourquoi portez-vous ce désir qui peut avoir des conséquences désastreuses ? Tu n'as pas de réponse à lui donner, pas là comme ça. Tu ne peux que compatir à sa souffrance. Comment cela se fait-il ? Tu compatis et partages le fardeau. C'est ta responsabilité de ne jamais violenter de jeunes filles ou qui que ce soit. L'envie, la colère, le ressentiment, la jalousie, la haine. C'est ta responsabilité d'humain de dompter tes émotions et tes désirs, aussi primitifs soient-ils. Laisant la question en suspens, tu lui souris, comme pour lui dire, je vous comprends. Et tu sens que cela lui fait du bien d'être comprise, allégeant un peu son fardeau.

Chaque journée est un condensé des quatre saisons, un énigmatique battement de la vie, sans cesse répété et pourtant toujours différent.

Elle se lève tôt, accueillie par les premières lueurs du jour, par les couleurs qui dehors s'intensifient. Elle se prépare un thé ainsi que le petit-déjeuner de ses enfants qui descendent un par un. Elle savoure l'arôme et la présence silencieuse de chacun encore un peu froissé par la nuit. Les enfants partis elle part faire une balade dans le parc. Elle est bien souvent seule, ou alors quelques chiens courent à toutes jambes, suivis par leur maître assoupi. Elle se sent souveraine, comme si le parc lui appartenait, comme si elle partageait un secret, avec quelques chiens et oiseaux, celui de voir l'astre s'éveiller sur la ville. Elle a l'impression que tout vient à elle, lui murmure des odes à la beauté : ces arbres centenaires, ces fleurs avenantes, ces herbes folles, ces couleurs plurielles. Qu'a-t-elle fait pour mériter tant d'attention ? Elle respire l'air frais, plein de vitalité, prête à affronter la journée. Elle rentre, c'est l'heure du boulot. Pleinement à sa tâche, les heures défilent. Elle a la chance de faire des rencontres, d'échanger. Quelques fois, tout craque, il

n'y a plus de masque. Elle échange alors une parole vraie, du cœur au cœur. Gratifiée d'avoir conversé avec une âme, elle prépare son déjeuner. N'ayant pas mangé le matin, cela lui ravit les papilles, comme si elle redécouvrait tous les jours la saveur de la nourriture. Elle retourne au turbin, les heures passent entrecoupées de thés. Déjà, c'est le moment d'aller chercher sa plus jeune à l'école, de redécouvrir le chemin et ses beaux arbres. Elle embrasse sa fille, puis, prenant sa petite main délicate dans la sienne, elles musardent sur le chemin du retard. De retour à la maison, il faut préparer le dîner. À grands coups d'épices, de mixeurs et de ciseleurs, comme une artiste, elle compose. Le résultat n'est pas toujours des plus appréciés. Tant pis, elle s'est fait plaisir. Le dîner est l'occasion pour chacun de raconter sa journée, sa vie, son monde : les soucis, les succès, les rires, les pleurs. Et puis il y a des disputes parfois. Elle n'aime pas les disputes, cela lui serre le cœur. Elle fait le dos rond. Et déjà elle se retrouve seule dans la cuisine, à nettoyer et ranger. Vient un petit temps individuel, avec chacun, les enfants, le mari, plus en profondeur, ils partagent ce qui les anime, ce qu'ils ont sur le cœur. Elle se couche, heureuse de ne plus rien avoir à faire. Le temps passe, sans elle. Elle observe ce qui passe dans sa tête : rien, la journée qui défile, les bons moments, les rencontres. Pendant vingt-quatre heures, elle a vécu, une journée de plus dans la grande roue de la vie. C'est

si bon de se sentir vivant... et puis sans s'en rendre compte, la voilà partie dans les bras de Morphée. Son corps se laisse aller à ces mondes mystérieux. Elle n'est plus vraiment elle-même, et pourtant cela grouille de rêves, de choses extraordinaires, de scénarios improbables. Son corps récupère, son âme s'évade. Déjà ses yeux s'ouvrent, c'est le matin. Elle reste allongée quelques instants, revivant ses derniers rêves, le corps encore alangui. Le bruit des enfants, de son époux lui rappelle à ses responsabilités. Une autre journée, un autre joyau. La même qu'hier et pourtant si différente : comme un horizon de possibilités qui s'offrirait chaque jour à elle. Comme une nouvelle marée, immuable et énigmatique.

Maintenant je suis dans la peau d'un homme qui écrit. Demain je m'évaporerai, nuage, puis je retomberai, mer, me fossiliserai, minéral. Nous sommes tous dans le même bateau, je me transforme, je prends des nouveaux habits, un nouveau chapeau, mais c'est moi, mais c'est toi, c'est nous. Je suis l'électron aux mille visages, l'énergie aux mille vies, éternellement présent. Dans des milliards d'années, je serai encore là. Revenu à ma forme initiale. La mort n'existe pas voyez-vous. Ou pas la même mort que celle que vous connaissez, pas une fin mais un recommencement. Toi, moi, lui, la méduse, la plante, l'oiseau, nous sommes d'éternels recommencements. Bien sûr, un jour cette boule bleue ne sera plus, il faudra déguerpir ailleurs, une autre planète, une autre galaxie, un autre univers, une autre forme de vie, ou de rien, ou d'énergie ou de tout. Mais je serai là, un rien du tout.